



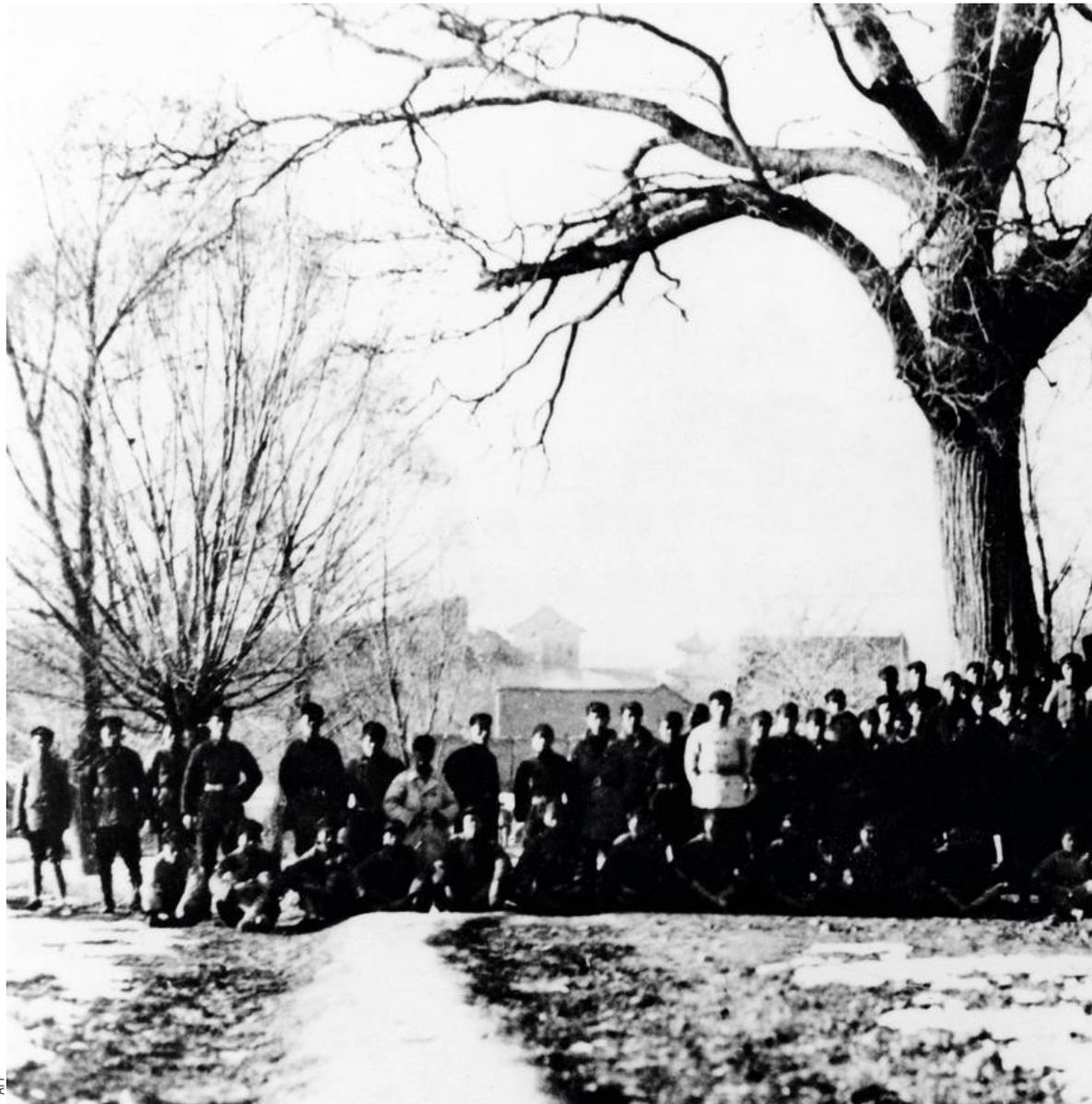
Chiang Kai-shek, l'éternel rival, lancé aux trousses de Mao.

Suite de la page 15

riant de 4000 à dix fois plus. Mao a lui-même fluctué dans ses évocations, inclinant manifestement, au fil du temps, à une dramatisation des événements qui ne leur donnait que plus de force et de portée. En mars 1956, il confia ainsi à l'ambassadeur soviétique à Pékin que seulement 25 000 hommes – tout ce qu'il restait, selon lui, de l'armée rouge chinoise dans le Jiangxi après les offensives de Chiang Kai-shek – s'étaient mis en route. En juin 1964, il déclara au communiste belge Jacques Grippa que 300 000 partisans avaient entamé un exode que 20 000 à peine achevèrent. Au-delà de toute polémique sur les chiffres, une chose est indiscutable: si le Parti communiste chinois avait échappé à l'annihilation, il se trouva, au bout de la Longue Marche, réduit à presque rien, tant en raison des pertes que des désertions au fil du chemin.

### Non pas une, mais plusieurs Longues Marches

Sur la longueur du voyage, les auteurs ne s'accordent pas davantage, quand bien même quelques journalistes, de l'Américain Harrison Salisbury à la Chinoise Sun Shuyun, l'ont refait avant de le raconter. On opte donc, de nouveau, pour un chiffre rond, 10 000 km, en sachant que certains spécialistes ramènent la distance à 6 000 km, alors que d'autres la portent à 15 000 km. La vérité, c'est qu'il n'y a pas eu une Longue Marche, mais plusieurs. Les corps d'armée ont emprunté des itinéraires différents, se rejoignant parfois, puis se séparant en colonnes distinctes. Les uns et les autres n'ont que rarement suivi un trajet en ligne droite. Crochets, détours et replis furent la règle. L'exemple le plus flagrant est celui de la Première Armée, dont Mao allait prendre le commandement: elle rallongea le parcours de quelques



Des soldats de l'armée rouge à leur arrivée dans le Shaanxi en 1935.

milliers de kilomètres en tournant littéralement en rond, pendant près de trois mois, alors qu'il lui fallait quitter le Guizhou pour entrer au Sichuan. Les difficultés du terrain, le manque de communication, les lacunes du renseignement, les affrontements à mener, ou à éviter, avec le Kuomintang, mais aussi les manœuvres politiques dans le contexte d'une lutte pour le pouvoir entre Mao et les barons du parti, expliquent atermoiements, erreurs de jugement, décisions *a priori* irrationnelles et revirements.

### Les combats, la météo, le relief...

Quels qu'aient été, en définitive, la distance effectivement parcourue et le nombre réel de participants, la Longue Marche constitua indéniablement un exploit surhumain. Il ne fut pas seulement question d'enchaîner les étapes quotidiennes de plusieurs dizaines de kilomètres sans goûter beaucoup de repos et sans toujours manger à sa faim. Il fallut franchir des rivières et des fleuves, à gué, en bac ou sur des ponts de fortune; gravir des montagnes et passer des cols, notamment aux confins du Tibet, sous la pluie ou dans la neige; traverser des forêts inhospitalières et des marécages insalubres, parfois même des sables mouvants.

Il fallut affronter le froid, ou la canicule, avec des vêtements qui ne furent bientôt plus que haillons, mais aussi résister aux maladies, pratiquement sans médicaments ni accès à de rares cliniques. Il fallut compter parfois avec l'hostilité des populations locales, celle en particulier des minorités ethniques restées farouchement antichinoises. Il fallut encore transporter des tonnes de matériel, d'armes et de munitions: les porteurs payés à

la journée et les prisonniers commis à la tâche ne tardèrent pas à s'enfuir, obligeant les soldats à ajouter de lourdes charges à leur paquetage. L'épreuve fut particulièrement cruelle pour les femmes, très peu nombreuses et presque toutes épouses des dirigeants communistes. Quelques-unes endurent en outre les affres d'une grossesse: He Zizhen, la troisième femme de Mao, accoucha dans un village et dut y abandonner son enfant.

### Les calculs de Chiang Kai-shek

À quoi il faut évidemment ajouter le harcèlement de l'ennemi. Dans leur biographie iconoclaste de Mao parue en 2006 dans sa traduction française, Jung Chang et Jon Halliday avancent audacieusement l'hypothèse que les nationalistes auraient mollement attaqué les communistes en fuite, ne livrant bataille que pour les affaiblir – et non pas pour les exterminer, alors qu'ils disposaient de moyens d'une supériorité écrasante. Chiang Kai-shek avait, à les en croire, deux bonnes raisons d'agir de la sorte. La première était politique: en pourchassant son adversaire sans ja-

mais vraiment le rattraper, Chiang aurait permis à son armée de pénétrer à son tour dans les provinces du sud-ouest (Guizhou, Yunnan, Sichuan) qui échappaient à son contrôle, pour en assujettir les potentats sous couvert de les protéger du péril rouge. La seconde était plus personnelle: en ménageant les communistes chinois, Chiang se serait efforcé de plaire à Staline dans l'espoir d'obtenir le retour de son fils Ching-kuo, retenu en otage politique à Moscou depuis qu'il avait curieusement voulu, en 1925, y poursuivre des études.

Pareil scénario contredit, toutefois, l'anticommu-

**Le parti communiste avait échappé à l'annihilation, mais il se trouva, au bout de la Longue Marche, réduit à presque rien.**